

L'incertain ou l'art des commencements.

Françoise Collin

Espace d'infiltration de Campement Urbain, La Force de l'Art, Grand Palais. Samedi 20 mai 2006. 15h.

L'incertain ou l'art des commencements. « L'incertain », proposé il y a quelques jours à ma réflexion par Sylvie Blocher y fait écho. C'est quand rien n'est garanti que le commencement est possible. C'est dans l'impossible et sur fond d'impossible que se dessine le possible. L'incertain appelle l'initiative là où le certain se tient dans l'immobilité, fermé au nouveau. Là où tout est dit, je n'aurais au mieux qu'à le redire. Par le certain je suis déjà congédié(e). Rassuré(e) peut-être mais congédié(e).

Incertain et précarité

N'y a-t-il cependant pas quelque chose de sacrilège à faire l'éloge de l'incertain quand la précarité (sociale) scande sa menace ? C'est une vraie question. On peut y répondre en distinguant le niveau du socio-économique où devrait régner le certain, du niveau symbolique où serait requis l'incertain de l'imaginaire, mais cette division n'est pas évidente : le risque et la rente ne se distinguent et ne se conjuguent pas aussi simplement. Il faut plutôt penser que l'incertain ne peut être érigé en système sans perdre son sens : car il a rapport à l'initiative du sujet singulier, non à la contrainte. Ce n'est pas un état de fait mais un acte, ce n'est pas un régime social mais une initiative. Dans cette perspective, le pire effet de la précarité serait précisément d'occulter le sens et l'appel de l'incertain, ruinant l'initiative. (Sans vouloir agiter des fantômes, on ne peut s'empêcher de se souvenir que c'est sur un état de précarité économique majeure que le nazisme et sa mortelle certitude triompha en Allemagne dans les années trente, sous la fascination de l'homme fort).

Le campement dans le Grand Palais

Mais comment parler d'incertain et de campement -fût-il urbain- sous les voûtes rénovées du Grand Palais, et dans le cadre d'une exposition d'Etat ? « Camper dans le Grand Palais » ? C'est bien toute la gageure de l'artiste ou de l'intellectuel, situé dans ce dedans/dehors permanent, effectuant une rupture dans l'assurance : non pas l'incertain à l'état pur mais l'incertain fissurant la forteresse du certain, son entaille, l'incertain reconduisant aussi un autre certain.

Ici même, une paroi translucide disjoint et conjoint tout à la fois dehors et dedans, indiquant une liaison en forme de déliaison sans rupture avec la Foire somptuaire où les œuvres juxtaposées, et presque jetées en désordre, se soutiennent et s'entredévorent tout à la fois dans leur excessive proximité. Le recueillement se creuse ainsi dans la dispersion, et la rareté dans l'accumulation. C'est ici où on parle que paradoxalement s'estompe le bruit. Le Campement lui-même se change en

installation, instaure un dedans du pur dehors, donne autorité à la parole, dessine du sens dans le bruit. Mais l'œuvre ici n'est-elle pas plutôt tout entière dans la paroi translucide qui semble mise au service du rassemblement de la parole alors que le rassemblement de la parole n'est finalement là que pour la donner à voir dans son « indécidabilité », entre le dedans et le dehors, entre ici et là, entre art et vie, entre bruit et silence.

L'incertain ne peut être qu'ambigu. Je parle, nous parlons, pour rendre sensible cet entre-deux dedans/dehors où nous nous tenons, en proie au dehors dans ce qui nous protège du dehors. Alors que nous croyons échanger des idées et des informations - augmenter notre savoir - (mais en ce cas, pourquoi ici même ?) peut-être ne sommes-nous que les officiants et les révélateurs de l'entre deux, entre le dedans et le dehors. Nous faisons être l'œuvre d'art. Alors que nous nous croyons réunis par quelque énoncé de vérité, nous sommes son théâtre. Nous parlons et nous écoutons dans le bruit de la parole qui nous rassemble plus que dans son sens. Nous prenons conscience de la fragilité de l'œuvre comme de ce qui nous abrite en nous exposant. L'œuvre est ce qui nous sépare et qui nous relie au dehors, dans cet instant. Ce « n'importe quoi » -dire n'importe quoi- qui seul importe, comme nous le savons depuis Duchamp, le « coup de dé » (Mallarmé) contre le Discours. Rien que ceci mais tout ceci, comme une exigence radicale pour résister à la phrase étatique ou médiatique du Savoir absolu ou du Tout montrer. L'incertain dans sa limite contre l'empire de la certitude. Nous-mêmes, ici, renvoyant à la paroi translucide qui tout à la fois nous abrite et nous expose au regard curieux de la visite. « Il faut qu'une porte soit ouverte et fermée » (Musset, 2006).

Créer/agir : entre Blanchot et Arendt

Créer/agir : ces deux mouvements apparemment si différents exigent un même rapport à l'incertain comme à ce qui n'est pas encore. L'incertain se surmonte dans le moment de l'affirmation mais il demeure dans l'affirmation même comme ce dont elle vit, sur quoi elle veille. L'affirmation ne tire sa splendeur que de son trouble -son aura- là où le réel n'est pas encore tracé, où l'être est à être. Le trouble accompagne la décision et y persiste. Le « je ne sais pas » ébranle et soutient tout à la fois le « je sais ». Relire Descartes en le dédoublant : « je pense donc je suis » et « je pense donc je ne suis pas ».

Il faut pour créer, et simplement pour être, pour continuer à être, se fier à ce qui est sans garantie : ne pas savoir pour savoir quelque chose, un simple « ceci ». Avoir rapport à l'incertain, c'est ne pas cesser de le fuir et de le retrouver : saisir l'avenir comme ce qui est toujours à venir (Le Livre à venir :Blanchot) c'est-à-dire sans garantie. Ecrire (créer) et agir ne sont pas sans rapports de ce point de vue :mouvements ébauchés dans l'ignorance de leur fin, mouvements sans représentation de ce qu'ils visent, expérience des commencements : l'être est « naissanciel »(Arendt) .

Qui commence une phrase, qui en prononce les premiers mots ne sait pas où ceux-ci le conduiront, où il ira. Il commence cependant, se fiant au dire, sans être assuré de ce qui suivra, avançant sur le vide. Et il dit toujours plus ou moins autre chose que ce qu'il croyait - et moi ici - même - : les mots qu'il/elle possédait avec assurance conduisent ailleurs qu'à leur destination initiale. Ils précèdent le sens, engendrent le

sens, et ils s'égarerent. Parler, créer est sans garantie : le Livre est toujours « à venir » (Blanchot).

Il y a rapport entre la création et l'agir, non pas dans l'asservissement de l'un à l'autre mais dans leur commune force d'interruption des fausses évidences, dans leurs cheminements respectifs, dans l'importance accordée modestement mais fortement au ceci qui n'est que ceci, plutôt qu'à la généralité dictatoriale du Tout et/ou à l'accord de tous. Il y a rapport entre la création et l'agir comme art des commencements. Parler, créer, agir, c'est commencer quelque chose sans garantie de la fin. Naviguer au jugé. En prendre le risque. L'incertain a rapport au peu, au rien que ceci, mais tout ceci, absolument. C'est l'art des commencements, sans garantie. C'est la vie de la création. Et la vie même. L'absolutisation du fugitif dans une forme.

SB. Vous voulez parler de la distance tragique ? Comme au cinéma où on est à la fois trop près et trop loin de l'écran : cette distance incertaine qui nous met en mouvement ?

F.C. Une vue sans la fixité du point de vue. Un dedans/dehors.

Q. Vous parliez du choix de l'incertain : imposé ou choix ?

F.C. J'ai défini la précarité comme un incertain imposé - qui n'est dès lors plus l'incertain -. Mais l'autre limite de l'incertain, c'est le repli sur le seul certain.

L'artiste, et chacun de nous, est pris dans ce double registre en permanence, dans la sphère même de la création: s'installer (habiter) et camper, s'assurer et risquer. Il est difficile de parler de choix puisque le choix implique deux objets et l'incertain n'est pas de l'ordre de l'objet. Il s'agit plutôt de s'exposer, de ne pas se protéger prématurément.

Q. Mais créer, et par exemple écrire, n'est-ce pas s'assurer de soi, fortifier sa subjectivité ?

F.C. Ecrire est toujours « aller en direction de l'inconnu », risquer. L'autobiographie elle-même n'est pas un double de ce qui était dans les faits, mais une construction plus ou moins risquée, un affrontement à l'impossible d'un soi-disant réel préalable. Sinon il suffirait de cliquer la copie conforme, mais copie de quoi ?

Françoise Collin, écrivain, philosophe, a publié, entre autres, *Maurice Blanchot et la question de l'écriture*, éd.Tel/Gallimard et *L'homme est-il superflu : Hannah Arendt*, éd.Odile Jacob.